LA

MYTHOLOGIE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

Jules Raymond

M. LAMÉ FLEURY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

C. BORRANI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES SAINTS-PÈRES, 9

1872

MYTHOLOGIE

DES GRECS ET DES ROMAINS.

SATURNE et JANUS.

Puisque vous avez lu l'histoire grecque, mes enfants, vous vous souvenez sans doute encore de Cécrops et de Cadmus, qui portèrent dans le pays des Pélasges les arts de l'Égypte et de la Phénicie ; mais la culture des champs, celle de la vigne et de l'olivier, ne furent pas les seuls dons que ces courageux aventuriers firent à la Grèce, car ils y introduisirent en même temps les dieux de leur patrie.

A la vérité, Isis, Osiris, Typhon, Anubis, les Cabires, ne conservèrent point dans ces contrées étrangères leurs noms, et encore moins leurs figures bizarres ;

mais les récits que l'on faisait sur leur compte devinrent la source d'une mythologie plus variée, et bien autrement intéressante que celle que je vous racontais tout à l'heure. Ce fut de la Grèce que le culte de ces dieux se répandit promptement en Italie, où les Romains, et avant eux les peuples du Latium, leur élevèrent successivement une infinité de temples et d'autels.

Cette mythologie grecque et latine, mes enfants, doit être étudiée avec soin, parce que c'est aux divinités qu'elle met en scène, ou dont elle raconte l'histoire, que se rapportent presque tous les tableaux, toutes les statues, dont les palais et les jardins publics sont ornés. Si vous allez dans ces lieux de promenade ou dans les musées, vous y voyez l'image d'un grand nombre de ces dieux et de ces déesses, que vous apprendrez facilement à distinguer lorsque vous aurez écouté les fables dont ils sont l'objet, et remarqué les attributs qui les caractérisent. Mais comme vous ne savez peut-être pas en-

core ce que l'on nomme un attribut, je vais tâcher de vous l'expliquer.

Chaque divinité, pour se faire reconnaître, était pourvue de quelque signe particulier. Ainsi nous avons déjà vu Isis et Osiris porter la clef du Nil, un fléau ou un bâton qui leur servait de sceptres. D'autres dieux sont armés de la foudre, d'une lance, d'une épée, d'un bouclier. Quelques déesses portent des couronnes de fleurs et des branches de verdure, ou soutiennent de grandes cornes renversées, que l'on nomme des cornes d'abondance parce qu'il s'en échappe une infinité de fruits, de fleurs, de pièces de monnaie, de pierres précieuses; quelques autres ont à leurs pieds les animaux qui leur sont consacrés, tels que le hibou, le chien, le lion, l'aigle, et cent autres encore de différentes espèces. Eh bien! ces armes, ces couronnes, ces fleurs, ces animaux, ce sont les ATTRIBUTS des diverses divinités auprès desquelles ils sont placés. Maintenant, lorsque devant vous on emploiera cette expression, j'espère

que vous pourrez la comprendre, et que vous saurez même bientôt vous en servir à propos.

Le plus ancien de tous les dieux, disaient les Grecs, était le Ciel. Il avait pour femme Cybèle ou Vesta, qui n'était autre que la Terre, et qu'à cause de cela on représentait sous la figure d'une femme vénérable, assise sur un chariot traîné par des lions, et la tête couronnée de tours et de créneaux de murailles; elle tenait dans sa main une clef pour indiquer que la terre renferme des trésors[1].

Cette déesse, lorsqu'on l'adorait sous le nom de Vesta, présidait au feu sacré qui rend la terre féconde, et c'est pour cette raison qu'à Rome des prêtresses, nommées Vestales, étaient chargées d'entretenir dans son temple un feu qui ne devait jamais s'éteindre.

On raconte, à ce sujet, que la peste ayant éclaté dans Rome, peu de temps après l'expulsion de Tarquin le Superbe,

1. Pl. V, fig. 9.

si j'ai bonne mémoire, les Romains consultèrent un oracle, qui déclara que le fléau ne cesserait que lorsque la statue de Vesta aurait été apportée dans un temple qui venait de lui être consacré. Mais le vaisseau qui portait cette statue, étant entré dans le Tibre, resta engagé dans le sable sans qu'aucune force pût l'en arracher, jusqu'à ce qu'une vestale, nommée Claudia, ayant attaché sa ceinture au navire, l'amena ainsi jusque dans la ville, sans paraître employer le moindre effort. Tout le monde cria au miracle ; et en effet cela eût été vraiment miraculeux, si toutefois une pareille fable pouvait être crue des personnes raisonnables.

Le Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfants, dont les deux principaux furent TITAN et SATURNE. Titan, qui était l'aîné de la famille, devait être roi du monde entier ; mais Cybèle, qui lui préférait son autre frère, parce qu'il était d'un caractère plus docile, fit tant par ses caresses et ses prières, que Titan

consentit à céder son empire à Saturne, pourvu que celui-ci, de son côté, s'engageât à ne jamais élever d'enfant mâle, et promît de dévorer aussitôt tous les petits garçons que sa femme RHÉA mettrait au monde.

Je n'ai pas besoin de vous dire que tout ceci n'est qu'une fable bizarre; car il n'y a jamais eu de père assez dénaturé pour manger ses enfants; mais vous comprendrez mieux le sens de ce conte singulier, lorsque vous saurez que Saturne était l'image du Temps, qui dévore en effet ses enfants, puisqu'il n'y a pas d'homme qui puisse vivre éternellement[1].

Cependant Rhéa, qui était une bonne mère, ne pouvait voir sans douleur son mari dévorer tous ses petits garçons et ne lui laisser que ses petites filles. Elle imagina donc de sauver trois de ses enfants, qu'elle nomma JUPITER, NEPTUNE et PLUTON, et quand Saturne, leur père, lui demanda ces pauvres innocents pour

1. Pl. V, fig. 8.

son souper, elle lui servit trois grosses pierres, dont le dieu feignit sans doute de se contenter. Les trois enfants furent confiés à des personnes discrètes et charitables, qui les élevèrent secrètement de peur que Saturne ne parvînt à les découvrir.

A quelque temps de là, Titan, ayant appris la supercherie dont Rhéa avait usé envers son mari, déclara aussitôt la guerre à Saturne, et le chassant de l'Olympe (l'une des plus hautes montagnes de la Grèce, où les anciens supposaient que la demeure des dieux devait être placée), il le força de se retirer en Italie, où le dieu banni fut accueilli à bras ouverts par le bon roi Janus, qui régnait alors dans le Latium.

Là, Saturne, avec l'aide de son ami Janus, s'étant aussi approprié un petit royaume, rendit les habitants de ce pays si heureux, que le temps où ces deux princes régnèrent sur la terre est ordinairement appelé « l'Age d'Or », parce qu'alors tous les hommes étaient doux et ver-

tueux, et que personne ne pensait à faire le moindre mal à ses semblables.

Lorsque tout à l'heure, mes enfants, je vous ai nommé le roi Janus, vous vous serez sans doute souvenus de ce dieu à double visage, dont le temple à Rome restait ouvert pendant la guerre et se fermait en temps de paix, ainsi que le raconte l'histoire romaine[1]. C'était en effet ce bon prince lui-même qui, après sa mort, avait reçu les honneurs divins des peuples de l'Étrurie et du Latium, où il avait régné. Il avait donné son nom au mois de Janvier, le premier de l'année; le mont Janicule, l'une des sept collines de la ville de Rome, lui était consacré, et comme il passait pour l'un des dieux les plus doux et les plus prudents, il était chargé de veiller à la porte de chaque maison, que l'on nommait en latin « Janua », pour préserver de malheur ceux qui l'habitaient.

A la vérité, Janus n'était pas seul,

1. Pl. VI, fig. 10.

parmi les dieux, occupé de ce soin conservateur; car il y avait, dans chaque habitation romaine, de petits dieux nommés LARES et PÉNATES, qui avaient, dit-on, quelques rapports avec les Cabires de l'Égypte.

Les premiers étaient les gardiens de la maison, et on les représentait quelquefois sous la forme d'un chien, parce que ce fidèle animal, par sa vigilance et ses aboiements, tient les voleurs éloignés. Les seconds étaient les dieux du foyer domestique, c'est-à-dire du lieu où la famille entretenait le feu sacré. Ils étaient figurés par deux jeunes hommes assis, armés chacun d'une lance, et aux pieds desquels était couché un gros chien. On les plaçait ordinairement dans l'endroit le plus retiré de la maison, où une lampe constamment allumée brûlait devant eux. Chaque famille romaine avait ses Pénates particuliers, qu'elle transportait avec elle lorsqu'elle changeait de demeure; mais les Lares ne quittaient point l'habitation à laquelle ils étaient attachés. Il

y avait en outre des Lares chargés de la garde des chemins publics, des carrefours, des campagnes, des vaisseaux; leurs statues se voyaient partout, et les esclaves que leurs maîtres avaient affranchis y suspendaient leurs chaînes en action de grâces.

A présent, lorsque vous trouverez dans quelque livre d'histoire qu'il y est question des dieux domestiques, vous saurez que les Lares et les Pénates étaient ceux auxquels on donnait ce nom.
